

NUIT BLANCHE

N° 164 automne 2021 10,95 \$

magazine littéraire

**Mary Shelley,
Frankenstein
et nous**

Noémie Pomerleau-Cloutier

Madeleine Vivan

George Orwell immortel

Les 50 ans du Noroît

NE CHERCHEZ PAS !

Mais qui donc nous accueille en couverture de ce numéro ? Une écrivaine de la relève ? Une actrice de films d'horreur ? Ne cherchez plus. Il s'agit d'une modélisation 3D, un avatar numérique créé à partir de fragments d'images, de textures biologiques... Bref, quelqu'un qui n'existe pas. Du moins dans le monde tel que nous le connaissons ? Cette création, on pourrait dire *créature*, est une œuvre, inédite à ce jour, de l'artiste multidisciplinaire et autrice Karoline Georges¹.

Il y a 200 ans cette année paraissait pour la première fois en français *Frankenstein ou le Prométhée moderne* de Mary Shelley, roman philosophique bien plus que d'épouvante. Publié initialement en 1818 de manière anonyme, le roman épistolaire connaît un succès immédiat. Comme personnage central : un être – ostracisé s'il en fut – créé de toutes pièces par le savant suisse Victor Frankenstein à partir de fragments de cadavres et d'une étincelle électrique. Depuis, on ne compte plus les déclinaisons (infidèles) de la mythique créature : « Ce n'est pas le personnage littéraire de Mary Shelley qui prend forme à l'écran, mais plutôt une mauvaise caricature, quasi burlesque, un mélange de zombie sans âme et de robot inexpressif », nous rappelle Karoline Georges dans « Frankenstein et moi » où elle raconte sa découverte, à l'adolescence, du roman de Shelley et l'influence qu'il exerce encore sur son propre parcours.

Oui, à l'ère de l'intelligence artificielle, le mythe de Frankenstein est peut-être plus actuel que jamais. Il parle encore de nous. Et Jeanette Winterson, figure de proue de la littérature queer britannique, en fait la preuve avec *Frankissstein*. Par Patrick Bergeron : « De l'amour et des restes posthumains ».

La poésie toujours

Pour faire suite à « Tous les temps du poème² », voici « Tous les vents du poème », enquête menée par Michel Pleau auprès de neuf poètes du Noroît, maison qui célèbre cette année son 50^e anniversaire. Que sera la poésie devenue dans 50 ans ?

Toujours en poésie, Valérie Forgues présente le plus récent recueil, tout nord-côtier, de Noémie Pomerleau-Cloutier³. *La patience du lichen* « brosse le portrait d'espaces vastes où la poète trouve une partie d'elle-même et ouvre les bras grands vers l'autre ».

Bienvenue, lectrices et lecteurs, dans les pages de ce numéro d'automne qui, de parties d'échecs en réflexions sur le racisme, la misogynie ou encore le rêve, vous réservent, nous l'espérons, d'agréables et captivants moments.

L'équipe de Nuit blanche

1. Voir « Karoline Georges et les devenirs multiples de l'humain », entrevue réalisée par Patrick Bergeron dans *Nuit blanche*, n° 156, automne 2019.
2. « Les 50 ans des Écrits des Forges. Tous les temps du poème », voir *Nuit blanche*, n° 163, été 2021.
3. Un très grand merci à Noémie Pomerleau-Cloutier pour ses belles images de la lointaine Basse-Côte-Nord.

POÉSIE LANAUDOISE DEPUIS 2011

Disponible en librairie et sur lepremier.com

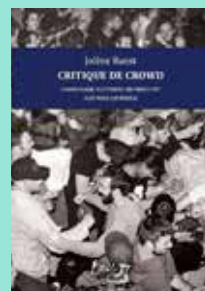
*Le silence de nos
gémissements*
Alexandre Rainville

Ki wapaminan
Les élèves atikamekw
de l'École secondaire
Barthélemy-Joliette

Fuir l'inhabitable
Marie-Lou Hamel



*Les sorcières de
l'Épiphanie*
Marc-André Poisson
+ trame sonore par
Sébastien Sauvageau
et David Simard



Critique de crowd
Jolène Ruest



Encore heureux
Janie Handfield et
Dominique Corneillier

Bouc

NUIT BLANCHE

magazine littéraire

NUMÉRO 164 – AUTOMNE 2021

Directrice de la publication : Suzanne Leclerc
Rédacteur en chef : Alain Lessard

Comité de rédaction : Jean-Paul Beaumier, Anne-Marie Guérineau, Louis Jolicoeur, Alain Lessard, François Ouellet

Responsable de la rubrique « Écrivains méconnus du XX^e siècle » : François Ouellet

Design graphique : Dominic Duffaud

Ont collaboré à ce numéro : Gérald Baril, Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Patrick Bergeron, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Valérie Forgues, Karoline Georges, Patrick Guay, Jean-Guy Hudon, Yves Laberge, Thérèse Lamartine, David Laporte, David Lonergan, Renaud Longchamps, François Ouellet, Michel Pleau, Yvon Poulin

Et quelques mots de : Martine Audet, Paul Bélanger, Geneviève Boudreau, France Cayouette, Louise Dupré, Jacques Gauthier, Jean-Marc Lefebvre, Claude Paradis, Mathieu Simoneau (voir p. 20)

En couverture : modélisation 3D et image numérique par Karoline Georges (2021)

Révision : Jean-Marc Plante, Marie-Nicole Cimon, Lucie Bélanger
Collaboration à la mise en ligne : Denis Landry
Campagne d'abonnement : Lucie Leclerc
Conseiller en informatique : Nicolas Bégin (Somitel)

Impression : Héon & Nadeau
Distribution au Canada, en kiosque et en librairie : Messageries Dynamiques inc.

Nuit blanche, magazine littéraire : 1026, rue Saint-Jean, bureau 403, Québec (Québec) G1R 1R7
Téléphone : 418 692-1354
Site Web : www.nuitblanche.com
Courriel : nuitblanche@nuitblanche.com

Périodicité : 4 numéros par année

Numéro 164 : automne 2021

Date de publication : octobre 2021

Envoi de Poste publications : Convention n° PP40038870

ISSN : 0823-2490

ISBN : 978-2-924611-38-8 (imprimé)

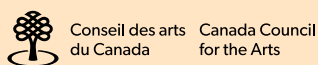
ISBN numérique : 978-2-924611-39-5 (PDF)

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2021

Les opinions émises dans les articles et les commentaires n'engagent pas la rédaction.

Nuit blanche est membre de la Société de développement des périodiques culturels québécois (SODEP) / www.sodep.qc.ca / info@sodep.qc.ca

Nuit blanche remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication et le Service de la culture de la Ville de Québec; il est répertorié dans l'Index des périodiques canadiens et dans Repère.



Financé par le gouvernement du Canada



3

Présentation

6

Sommaire des lectures

Lectures

40

Fiction

48

Essai

Rubrique

30

Écrivaines méconnues du XX^e siècle

Madeleine Vivan,
une romancière au temps
du Front populaire
par François Ouellet

Enquête

20

Les 50 ans du Noroît
Tous les vents du poème
par Michel Pleau

Web

En accès gratuit dans nuitblanche.com

L'arrière-pays de Christian Bobin

Éloge avec carnets à l'appui

par Jean-Paul Beaumier



© REFC

Hélène Poirier, p. 44



DR

Madeleine Vivan



P. 34

Mary Shelley, Frankenstein et nous

10

Frankenstein et moi
par Karoline Georges

15

De l'amour et
des restes posthumains
Frankissstein
de Jeanette Winterson
par Patrick Bergeron



DR

P. 27

Articles

17

Comme un livre à la poste
Ou l'art de transformer sa
bibliothèque en boîte aux lettres
par Patrick Bergeron

24

Sur le racisme
Dany Laferrière,
Deni Ellis Béchar,
Natasha Kanapé Fontaine
par David Laporte

27

Jeu et conjecture
Deux registres de Walter Tevis
par Patrick Bergeron

34

Noémie Pomerleau-Cloutier
Plus loin que ce qui commence
par Valérie Forgues

37

Éradication des
Ouïghours en Chine :
insoutenable témoignage
par Michèle Bernard

53

La misogynie, une traverse
vers la misandrie ?
par Thérèse Lamartine



56

Wounded Knee, la fin de
l'Amérique indienne ?
par Michèle Bernard

60

George Orwell immortel
par David Laporte

64

Le rêve des rêves
par Renaud Longchamps

Fiction

- AQUIN**, Hubert : *Théâtre*, Leméac, 2021, par P. Bergeron, p. 46.
- GERMAIN**, Sylvie : *Brèves de solitude*, Albin Michel, 2021, par M. Bernard, p. 45.
- GUAY-POLQUIN**, Christian : *Les ombres filantes*, La Peuplade, 2021, par G. Baril, p. 40.
- LEVESQUE SIOUI**, Andrée : *Chant(s)*, Hannenorak, 2021, par V. Forgues, p. 42.
- MANOOK**, Ian : *L'oiseau bleu d'Erzeroum*, Albin Michel, 2021, par M. Bernard, p. 42.
- MECKERT**, Jean : *Nous avons les mains rouges*, Joëlle Losfeld, 2020, par P. Bergeron, p. 43.
- MINGUEZ**, Francine : *On meurt d'amour, doucement*, L'instant même, 2021, par P. Boivin, p. 45.
- MORALI**, Laure : *En suivant Shimun*, Boréal, 2021, par P. Boivin, p. 44.
- ORWELL**, George : *La ferme des animaux*, Rue Dorion, 2021, par P. Bergeron, p. 60.
- POIRIER**, Hélène : *La porcelaine des oies*, David, 2021, par D. Loneran, p. 44.
- POMERLEAU-CLOUTIER**, Noémie : *La patience du lichen*, La Peuplade, 2021, par V. Forgues, p. 34.
- SACHDEVA**, Anjali : *Tous les noms qu'ils donnaient à dieu*, Albin Michel, 2021, par J.-P. Beaumier, p. 47.
- SMITH**, Zadie : *Grand Union*, Gallimard, 2021, par J.-P. Beaumier, p. 41.
- TEVIS**, Walter : *Le jeu de la dame*, Gallmeister, 2021, par P. Bergeron, p. 27.
- TEVIS**, Walter : *L'oiseau moqueur*, Gallmeister, 2021, par P. Bergeron, p. 27.
- TROUILLOT**, Lyonel : *Antoine des Gommiers*, Actes Sud, 2021, par J.-P. Beaumier, p. 47.
- VIVAN**, Madeleine : *Une maison précédé de La chevauchée du presque muet*, Plein Chant, 2021, par F. Ouellet, p. 30.
- VIVAN**, Madeleine : *Village noir*, Plein Chant, 2021, par F. Ouellet, p. 30.
- WINTERSON**, Jeanette : *Frankissstein*, Alto, 2021, par P. Bergeron, p. 15.

Exclusivités Web en accès gratuit dans nuitblanche.com

- CHANDERNAGOR**, Françoise : *L'homme de Césarée*, Albin Michel, 2021, par P. Boivin.
- CHOUINARD**, Fernande : *L'ombre de Rosa*, David, 2021, par D. Loneran.
- DELACHANAL**, Olivia : *Sa disparition*, XYZ, 2021, par J.-G. Hudon.
- HAIDAR**, Ensaf : *La géole des innocents*, L'Archipel, 2021, par M. Bernard.
- JARDIN**, Alexandre : *La plus-que-vraie*, Albin Michel, 2021, par P. Boivin.
- MORIN ROSSIGNOL**, Rino : *Carnet de la nuit tombée*, Perce-neige, 2020, par D. Loneran.
- NOTHOMB**, Amélie : *Premier sang*, Albin Michel, 2021, par P. Boivin.
- WALTERS**, Minette : *Au tournant de minuit*, Robert Laffont, 2021, par M. Bernard.

Essai

- ARCHAMBAULT**, Gilles : *Il se fait tard*, Boréal, 2021, par G. Bélanger, p. 48.
- BÉCHARD**, Deni Ellis et **KANAPÉ FONTAINE**, Natasha : *Kuei, je te salue. Conversation sur le racisme*, Écosociété, 2020, par D. Laporte, p. 24.
- BOUCHARD**, Serge : *Du diesel dans les veines. La saga des camionneurs du nord*, Lux, 2021, par D. Laporte, p. 49.
- COLLECTIF** : *Vilaines femmes. Un recueil de témoignages sur ce que signifie être une femme au XXI^e siècle*, Hashtag, 2021, par M. Bernard, p. 50.
- GARGAM**, Adeline et **LANÇON**, Bertrand : *Histoire de la misogynie. Le mépris des femmes de l'Antiquité à nos jours*, Arkhé, 2021, par T. Lamartine, p. 53.
- HAITIWAJI**, Gulbahar et **MORGAT**, Rozenn : *Rescapée du goulag chinois*, Des Équateurs, 2021, par M. Bernard, p. 37.
- LAFERRIÈRE**, Dany : *Petit traité sur le racisme*, Boréal, 2021, par D. Laporte, p. 24.
- LÉPINE**, Stéphane : *Les ombres de la mémoire. Entretiens avec Régine Robin*, Somme toute, 2021, par P. Guay, p. 48.
- MICHÉA**, Jean-Claude : *Orwell éducateur*, Flammarion, 2020, par D. Laporte, p. 60.
- MICHÉA**, Jean-Claude : *Orwell, anarchiste tory*, suivi de *À propos de 1984*, Flammarion, 2020, par D. Laporte, p. 60.
- OLIVIER**, Laurent : *Ce qui est arrivé à Wounded Knee, 29 décembre 1890. L'enquête inédite sur le dernier massacre des Indiens*, Flammarion, 2021, par M. Bernard, p. 56.
- TREUER**, David : *Notre cœur bat à Wounded Knee. L'Amérique indienne de 1890 à aujourd'hui*, Albin Michel, 2021, par M. Bernard, p. 56.
- TRUDEAU**, Pierre Elliot et **VADEBONCOEUR**, Pierre : *J'attends de toi une œuvre de bataille. Correspondance 1942-1996*, Lux, 2021, par P. Guay, p. 50.
- VIGNEAU**, Placide : *Récits de naufrages*, VLB, 2021, par G. Bélanger, p. 51.
- WEYMOUTH**, Adam : *Les rois du Yukon*, Albin Michel, 2021, par G. Baril, p. 52.

Exclusivités Web en accès gratuit dans nuitblanche.com

- BIDEN**, Joe : *Promets-moi, papa*, L'Archipel, 2021, par Y. Laberge.
- DE SAINT-DENYS GARNEAU**, Hector : *Lettres*, Presses de l'Université de Montréal, 2020, par P. Guay.
- DESJARDINS**, Marie : *Réal Benoit. 1916-1972, l'avant-garde*, Cram, 2021, par Y. Laberge.
- PAGNIER**, Dominique : *L'arrière-pays de Christian Bobin. Les êtres, les lieux, les livres qui l'inspirent*, L'Iconoclaste, 2018, par J.-P. Beaumier.
- PALMER**, Robert : *Deep Blues : du delta du Mississippi à Chicago, des États-Unis au reste du monde*, Allia, 2020, par Y. Laberge.
- SCHEIDEL**, Walter : *Une histoire des inégalités de l'âge de pierre au XXI^e siècle*, Actes Sud, 2021, par Y. Poulin.
- SENÉCAL**, Patrick : *Flots*, Alire, 2021, par G. Bélanger.
- THÉORET**, France : *La forêt des signes*, Remue-ménage, 2021, par M. Bernard.
- VIAU**, Robert : *Acadie multipiste, tome 2. Tradition et innovation*, Perce-neige, 2020, par D. Loneran.

ROMAN POLITIQUE

MA VILLE EST UN CÔNE ORANGE

Luca Palladino

Inspiré par la commission Charbonneau qui fête son 10^e anniversaire, Luca Palladino visite avec son humour noir la corruption qui gangrène notre métropole.



Couverture en édition limitée

CARBO NEUTRE

KATA
editionskata.com



« Ce que je manipule du bout de mon curseur
à l'écran, ce sont des fragments de peaux,
de textures biologiques amalgamés,
superposés, unis par des sutures
imperceptibles. »

Image : © Karoline Georges

Frankenstein et moi

Par KAROLINE GEORGES*

La première fois que je le vois apparaître à l'écran de la télévision, je ne sais ni lire ni écrire. Je ne comprends rien du concept de la mort ; j'ignore tout de la décomposition du corps. Je ne me doute même pas que le mien va croître encore un peu. Or, je connais la souffrance physique.

Je ne compte plus mes collisions avec les êtres et les objets ; j'ai eu le souffle coupé un long moment en tombant du balcon du deuxième étage d'un immeuble, et, surtout, j'ai expérimenté un très douloureux choc électrique en enfonçant mon index dans une douille de lampe.

Je ne veux plus jamais revivre ça. Mon premier souvenir de Frankenstein se concentre donc à un moment précis de son histoire, l'un des plus marquants pour mon imaginaire enfantin : celui de l'éclair qui vient activer une machine qui à son tour électrocute le corps d'un géant allongé sur une table. Ce qui me terrifie le plus à ce moment-là n'a rien à voir avec l'apparence hideuse du personnage, mais tient plutôt à la violence qu'il subit. Et, de tous ses attributs physiques effrayants, je ne vois que les gros boulons de métal enfoncés dans son cou. J'ai mal au mien en regardant le film. Du haut de ma logique enfantine, je pense que Victor Frankenstein est vraiment méchant avec l'homme qui dort. Ma première rencontre avec le mythe créé par Mary Shelley est marquée par l'empathie plutôt que par la réulsion. Déjà, ma fascination pour les créatures esseulées se cristallise. Et c'est en plongeant dans le corps souffrant de personnages atypiques, certains monstrueux, que je commencerai à écrire.

À ma naissance, la créature du roman *Frankenstein ou le Prométhée moderne* trône au firmament des mythes hollywoodiens et on compte d'innombrables émules, comme Lurch, le serviteur de la rigolote et très populaire famille Addams. Les adaptations cinématographiques, théâtrales, télévisuelles se déclinent sur tous les tons, du plus effrayant au plus amusant. En fait, ce n'est pas le personnage littéraire de Mary Shelley qui prend forme à l'écran, mais plutôt une mauvaise caricature, quasi burlesque, un mélange de zombie sans âme et de robot inexpressif. La culture populaire opère une sorte de mise en abîme du processus de création de Victor Frankenstein en effectuant à son tour un amalgame de bouts de mythes, de clichés, de fragments de personnages afin de générer une foulditude de monstres ►

qui ont bien peu à voir avec l'original, mais qui stimulent tout de même l'imaginaire collectif. À l'Halloween, les rues s'emplissent de similis morts-vivants aux lèvres noires qui circulent les bras levés vers l'avant, perpendiculaires au corps, à la manière des somnambules. À la même époque, j'adore les Franken Berry, des céréales roses accompagnées de guimauves et dont la forme rappelle, de manière ultra schématique, le visage du monstre. Ces bouchées effroyablement sucrées, qui empoisonnent alors mon corps chaque matin, s'avèrent peut-être la mutation culturelle la plus horifiante du monstre de Frankenstein.

1816. Mary Shelley, qui n'a pas encore vingt ans, imagine un ambitieux savant qui s'emploie à créer un être humain de toutes pièces, un être supérieur, sans procréation, à partir de fragments de cadavres et d'une étincelle électrique. *Frankenstein ou le Prométhée moderne* paraît de manière anonyme en 1818 et rencontre un succès immédiat.

Le roman est publié :

Trois décennies avant que Charles Darwin bouleverse notre perception de ce qu'est l'être humain, en révélant sa nature évolutive avec la publication de L'origine des espèces.

Un demi-siècle avant que Zénobe Gramme présente la magnéto Gramme, une machine rotative, activée par une manivelle, qui permet la production mécanique de l'électricité.

Un siècle avant que l'eugénisme, sous le régime nazi, terrorise le monde entier.

Deux siècles avant qu'Emmanuelle Charpentier et Jennifer Doudna reçoivent le prix Nobel de chimie pour leurs travaux sur le développement d'une méthode d'édition du génome humain avec le système CRISPR-Cas, ouvrant ainsi la porte à d'inquiétantes modifications du vivant.

À l'aube de l'ère industrielle, donc, quelques décennies avant que l'humanité se consacre à la transformation d'énergies fossiles avec autant de fièvre que Victor Frankenstein manipule des cadavres pour tenter d'animer l'inanimé, juste avant que cette même humanité génère un dérèglement planétaire sans précédent, le fruit de l'imaginaire de Mary Shelley met en lumière de manière lyrique et visionnaire, avec toute l'inquiétude que suscitent déjà à l'époque les manipulations du vivant, les alliages de la science et de la technologie.

En lisant le roman *Frankenstein ou le Prométhée moderne* à l'adolescence, je découvre une créature bien plus complexe que celle que j'avais appris à connaître à la télévision et au cinéma. Le monstre de Victor Frankenstein est plus grand, plus fort, plus rapide, plus résistant que son créateur ; il est hypersensible, intelligent, capable d'apprendre par lui-même le langage et de comprendre la philosophie, la poésie. Il porte en lui les prémisses du transhumanisme, et de ses possibles dérives, car du haut de sa supériorité biologique, ce monstre choisit consciemment de punir, de tuer, tout en sachant que rien ni personne ne peut l'en empêcher.

La souffrance surhumaine du monstre, l'humanité hypertrophiée du personnage, sa solitude absolue au milieu de la civilisation qui l'a fait naître, marque profondément mon imaginaire et, au moment de l'écriture de mon premier roman, *La mue de l'hermaphrodite*, je m'inscris d'emblée dans la filiation de Mary Shelley en associant le contexte de la naissance de ma première narratrice, elle aussi une créature de la science, à celle du monstre de Frankenstein.

Quelques années plus tard, pendant la phase de recherche de mon roman *De synthèse*, tandis que je commence à explorer les métavers 3D, ces univers virtuels rémanents en ligne, j'ai la sensation de me glisser dans la peau de Victor Frankenstein, version 2.0.

De l'amour et des restes posthumains *Frankissstein* de Jeanette Winterson

Par PATRICK BERGERON*

Deux siècles se sont écoulés depuis la première traduction française de *Frankenstein*¹. Rédigée en 1816 par une Mary Shelley à peine âgée de dix-neuf ans, l'œuvre relate la création, par le jeune savant suisse Victor Frankenstein, d'un être vivant à partir de fragments de cadavres. À en croire la romancière britannique Jeanette Winterson, ce canevas jugé invraisemblable et aberrant sous la révolution industrielle n'est peut-être plus aussi inconcevable à l'ère de l'intelligence artificielle.

Figure de proue de la littérature queer au Royaume-Uni, Jeanette Winterson a fait ses débuts en 1985 avec *Les oranges ne sont pas les seuls fruits*, récit semi-autobiographique récompensé la même année par le prix Whitbread du premier roman (aujourd'hui Costa Book Award), puis adapté en minisérie par la chaîne BBC Two en 1990. Une bonne partie de ses œuvres ont été traduites en français, notamment les romans *La passion* (1987), *Le sexe des cerises* (1989), *Garder la flamme* (2004) et *La faille du temps* (2015), l'essai *Pourquoi être heureux quand on peut être normal ?* (2011) et le roman jeunesse *L'horloge du temps* (2006). Les écrits commémoratifs semblent plaire à l'auteure puisqu'elle publiait en 2012 *The Daylight Gate* (« La porte de la lumière du jour »), une novella marquant les 400 ans des procès des sorcières de Pendle, et qu'elle participait en 2018 au projet « The Brontë Stones » en consacrant aux trois sœurs écrivaines un poème gravé sur pierre². Dans *Frankissstein*³, finaliste du Booker 2019, c'est au monstre bicentenaire créé par Mary Shelley que Winterson s'intéresse. Certes, la romancière et professeure de création littéraire à l'Université de Manchester est loin d'être la première à se réapproprier le grand classique de Mary Shelley publié en 1818⁴. La « culture Frankenstein », comme l'appelle Michel Faucheux⁵, comprend un vaste ensemble de romans, nouvelles, pièces

de théâtre, films et bandes dessinées s'en inspirant ou y faisant référence. Le roman de Winterson se démarque toutefois en entremêlant la fiction historique à la fiction spéculative et en revisitant le classique de Mary Shelley sous l'angle de la transidentité et du transhumanisme.

1816 OU LA GENÈSE DU MONSTRE

Les circonstances au cours desquelles l'idée de *Frankenstein* a pris forme fascinent presque autant la postérité que le roman lui-même. À cet égard, Winterson fait comme bon nombre d'auteurs avant elle – pensons à Federico Andahazi dans *La villa des mystères* (1998), à Emmanuel Carrère dans *Bravoure* (2008) ou à Judith Brouste dans *Le cercle des tempêtes* (2014) – et recrée l'une des plus célèbres anecdotes de l'histoire littéraire. Par une soirée orageuse de juin 1816, alors que le poète Percy Bysshe Shelley et sa femme Mary séjournent, en compagnie de Lord Byron, du docteur John William Polidori et de Claire Clairmont (la demi-sœur de Mary), dans les villas qu'ils ont louées en bordure du lac de Genève, la jeune femme est mise au défi par « le diable boiteux » (Byron) d'écrire une histoire de fantôme. Avec une grande habileté, Winterson retrace le fil des réflexions de Shelley tandis que la vision du créateur et de sa créature s'impose à elle.



Comme un livre à la poste

Ou l'art de transformer sa bibliothèque en boîte aux lettres



Par PATRICK BERGERON*

Qu'est-ce que Mary Shelley, Charles Baudelaire, Emily Dickinson, R. M. Rilke, Jane Austen, Charlotte Brontë, Friedrich Nietzsche et Virginia Woolf ont en commun ? Ils ont tous rejoint la collection de livres prêts-à-expédier « Les plis », comme Giacomo Leopardi, Fernando Pessoa, Giuseppe Verdi, Antonio Gramsci et Napoléon Bonaparte.

Voilà certes une initiative originale de la part des éditions L'orma, maison on ne peut plus européenne puisque créée « en Allemagne par des Italiens qui avaient passé leur vie en France¹ ». De petit format (64 pages), les titres de la collection « Les plis » sont munis de jaquettes qui, après quelques pliages, se transforment en enveloppes. Ne reste plus qu'à affranchir et à expédier... à condition d'avoir envie de se départir de ces jolis volumes d'allure *vintage*. Le contenu possède lui aussi un caractère postal, car il s'agit de correspondances choisies offrant « un regard inédit, intime et iconoclaste sur la biographie et le monde intérieur de quelques-uns des plus grands penseurs, artistes, femmes et hommes politiques de tous les temps² ». Voyons un peu de quoi il retourne.

MARY SHELLEY OU LA POSSESSION DU RÊVE

*Mes rêves n'appartiennent qu'à moi*³ réunit quinze lettres adressées par la mère de Frankenstein à huit destinataires. L'éditeur les a réparties en trois sections. La première, « Roman d'une jeunesse » (huit lettres), concerne la fugue amoureuse de l'auteure à dix-sept ans, et l'existence anticonformiste qu'elle mena en compagnie du poète Percy Bysshe Shelley, son futur mari, qui avait déjà une épouse et une fille, et de Jane Clairmont, la demi-sœur aventureuse de Mary. Et des aventures, les expatriés britanniques en connaîtraient, comme cette promenade du dimanche avec Lord Byron et quelques amis qui dégénéra en *zuffa* (bagarre) contre un soldat saoul en apparence. Le récit qu'en fait Mary à Maria

Les 50 ans du Noroît

Tous les vents du poème



Photographie de Monique LeBlanc tirée de *J'écris peuplier*.

Par MICHEL PLEAU*

Fondée en 1971 par Célyne Fortin et René Bonenfant, la maison d'édition montréalaise le Noroît célèbre donc, cette année, ses 50 ans. Un demi-siècle d'une importante présence dans le milieu poétique d'ici : plus de 1 000 titres à son catalogue et des centaines de poètes et d'artistes à la rencontre des lecteurs.

Une aventure éditoriale soulignée par la publication d'un « livre anniversaire », à mi-chemin entre l'anthologie et le portfolio d'artiste, intitulé : *J'écris peuplier*¹. Ce livre, d'une facture exceptionnelle et dont le titre se veut un hommage à Célyne Fortin, est l'œuvre de la cinéaste et artiste acadienne Monique LeBlanc. Celle-ci a rédigé une longue introduction (sous la

forme d'un synopsis de film) explicitant sa démarche, effectué le choix des poèmes, fait la conception et la mise en page et, surtout, elle nous donne à voir un bel échantillon de ses nombreuses photographies.

Étymologiquement, *photographie* signifie *écriture de la lumière*. N'est-ce pas là, peut-être, une des intuitions derrière ce projet : dialoguer avec l'écriture poétique en tant que

Sur le racisme

Dany Laferrière, Deni Ellis Béchard, Natasha Kanapé Fontaine

Par DAVID LAPORTE*

Il y a cette chanson de Billie Holiday, dure, poignante, dans laquelle elle évoque de sa voix plaintive et si caractéristique les arbres du *deep south* américain.

Au bout de leurs branches, raconte-t-elle, pendent des fruits lourds, doucement bercés par la brise chaude. Puis, tandis que résonnent les lamentations d'une trompette, on comprend que ces « étranges fruits » n'en sont pas vraiment, qu'ils représentent en réalité des corps noirs au visage tordu, pendus au bout d'une corde.

S ubitement, le tableau idyllique de Lady Day tourne à la vision cauchemardesque ; soudain les fruits mûrs, promesses gorgées de vie, font violemment place aux fruits pourris du racisme.

Le changement de registre est brutal. Il résume l'histoire des Amériques. Il en reprend, pour être plus juste, deux visions concurrentes. Pour les uns, une poignée d'individus « élus », le fantasme du jardin promis s'est bel et bien concrétisé ; pour les autres, chassés de ce jardin ou encore employés à le cultiver, les 400 dernières années se résument à une traversée du désert ponctuée de violences, d'injustices et de peines ravalées de travers.

Du sud au nord, là où fleurissent les différences, les arbres du racisme ont porté partout leurs fruits corrompus. De Savannah à Saint-Marc-de-Figuery, un même vent d'intolérance a soufflé sur les plantations de coton et traversé les couloirs des écoles résidentielles. En ouverture de son *Petit traité sur le racisme*¹, Dany Laferrière suggère quant

à lui qu'il existe divers racismes dans le monde. Noires ou autochtones, les cibles changent, cela ne fait pas de doute. Dans la réédition de *Kuei, je te salue. Conversation sur le racisme*, Deni Ellis Béchard et Natasha Kanapé Fontaine laissent néanmoins entendre que, par-delà les différences attaquées, les mécanismes de l'exclusion présentent certaines constantes.

« CES VIES FUGACES QUI PEUPLENT MES NUITS »

On le sait au moins depuis la parution d'*Autoportrait de Paris avec chat* (2018), l'intarissable Laferrière s'adonne également au dessin. Sur la couverture de son dernier essai paru chez Boréal, il commet cette fois une interprétation picturale bien personnelle de « Strange Fruit », la chanson de Holiday. Une belle façon d'annoncer ses couleurs : le racisme dont il traitera, confirme-t-il dès les premières lignes, touche prioritairement les Noirs américains.

Les médias ont tendance à nous montrer surtout ce qui est négatif chez les autres et cela nous incite à les percevoir comme un groupe, pas comme des individus. Si un Blanc commet un vol, je ne dis pas spontanément : « Les Blancs sont comme ça. Ils sont des voleurs ». Mais quand une personne faisant partie d'un groupe marginalisé fait un vol, on réagit tout de suite en affirmant : « Ils sont comme ça. Ce sont des voleurs ! » On efface toute la richesse de leur individualité.

Kuei, je te salue, p. 19.

Quant au racisme du côté autochtone, il consiste surtout à faire porter le blâme sur le « Blanc ». Lorsqu'on parle du Blanc, c'est l'image de celui qui est venu nous apporter le déséquilibre, la maladie et la misère qui est convoquée, car c'est le souvenir intergénérationnel qu'il nous a laissé, et c'est aussi le plus vif.

Kuei, je te salue, p. 132.

Outrée par la grossièreté de ces affirmations, Natasha Kanapé Fontaine s'est rendue au Salon du livre de la Côte-Nord dans le but de verbaliser ses doléances à la polémiste. Or, au moment de lire sa lettre, la fouguese poète innue est interrompue par Bombardier qui, armée de son micro, sert alors à sa défense un extrait contenu sous l'entrée « Indien » de son *Dictionnaire amoureux du Québec*. Le débat est aussitôt clos, on passe à un autre appel.

Parmi le public, Deni Ellis Bécharde observait la scène. Il saisira au bond ce rendez-vous manqué pour entamer le dialogue avec Fontaine, lequel dialogue s'est par la suite matérialisé en projet d'échange épistolaire sur le racisme. Né d'une mère américaine et d'un père moitié gaspésien, moitié truang, Bécharde a vécu au Canada et aux États-Unis. Il sait le racisme ordinaire des blagues qui courent en Nouvelle-Angleterre, sur la prétendue stupidité des Québécois francophones. Il a connu la subtile ségrégation divisant les habitants de la banlieue vancouveroise des communautés autochtones environnantes. Tout au long de la correspondance, le journaliste et romancier se confie aussi sur son père, un homme violent maudissant l'ignorance,

voire la débilité des Autochtones comme des Québécois. Cela ne l'empêchait pourtant pas de les fréquenter, les uns autant que les autres.

Fontaine, pour sa part, n'a pas à faire appel à ses expériences personnelles pour démontrer le racisme vécu par les Autochtones. Elle adopte la voix d'un « nous » collectif touché par des événements qui ont abondamment fait les manchettes au cours des derniers mois ou des dernières années. Dans la foulée de la mort de Joyce Echaquan, des barrières ferroviaires érigées par les Wet'suwet'en, du moratoire anishinaabe sur la chasse à l'orignal dans la réserve faunique La Vérendrye, des conflits entre les pêcheurs de homard allochtones et mi'kmaq de la Nouvelle-Écosse, des ajouts substantiels enrichissent d'ailleurs cette seconde édition de *Kuei, je te salue*.

Malheureusement, ces événements et les réactions qu'ils ont suscitées ne montrent pas beaucoup de progrès dans les rapports inter-culturels. Intimidation de groupe, insultes racistes, impuissance de la police : les acteurs se relaient, le scénario reste assez semblable. Des attitudes-réflexes rejaillissent durant les périodes troubles, des biais tellement tenaces qu'ils semblent ancrés au cœur de l'anthropos. Parmi celles-là subsistent les tendances à culturaliser des comportements individuels et à démoniser la différence pour en arriver à ne plus voir chez l'Autre que ce qui confirme (biais de confirmation) nos croyances les plus dépréciatives.

Comment s'y prendre, dans ce cas, pour tranquillement rebâtir les ponts ? Le message, pour ainsi dire, se trouve dans la forme : « La différence entre nous est minuscule et riche. Si on s'écoute, on ne peut que vivre plus pleinement dans ce monde », énonce à un moment Bécharde en forme de souhait. « Lire est une façon d'écouter », ajoutera-t-il du même souffle. Si l'écoute devait commencer avec *Petit traité sur le racisme* et *Kuei, je te salue*, ce serait faire là, à coup sûr, deux pas de plus vers la plénitude. 



1. Dany Laferrière, *Petit traité sur le racisme*, Boréal, Montréal, 2021, 224 p. ; 24,95 \$.

2. Deni Ellis Bécharde et Natasha Kanapé Fontaine, *Kuei, je te salue. Conversation sur le racisme*, Écosociété, Montréal, 2020 [2016], 208 p. ; 22 \$.



★ David Laporte est titulaire d'un doctorat en lettres de l'UQTR. Il habite à Québec, où il enseigne le français.

Madeleine Vivan, une romancière



DR

Madeleine Vivan vers 1935

au temps du Front populaire

Par FRANÇOIS OUELLET*

Décédée à l'âge de 108 ans en octobre 2020, Madeleine Vivan (pseudonyme de Madeleine Dallet) est née en 1912 à Montbert, un village de la Loire près de Nantes. Elle a peu publié, mais les deux excellents romans qu'elle écrit pendant les années du Front populaire, aujourd'hui réédités, la tirent heureusement de l'oubli.

Une maison (1936) et *Village noir* (1937) parurent à l'origine aux éditions Rieder, dont le catalogue, marqué par un humanisme pacifiste et internationaliste, valorisait les témoignages et récits à saveur autobiographique. C'est chez cet éditeur de gauche que Paul Nizan fit paraître ses percutants essais *Aden Arabie* (1931) et *Les chiens de garde* (1932) et que Panaït Istrati¹ publia son œuvre. Les romans de Madeleine Vivan reparaissent aujourd'hui dans la riche collection « Voix d'en bas » des éditions Plein Chant, constituée de rééditions d'écrivains prolétariens.

Pour autant, Madeleine Vivan est issue d'une tout autre classe sociale. Ses ancêtres maternels sont des notables bourgeois. Il y a une tradition de lettrés dans sa famille, et elle-même fera des études de lettres. Sa mère et son père sont instituteurs. En juin 1915, celui-ci reçoit une balle à la hauteur des yeux qui le laisse aveugle. Vingt-cinq ans plus tard presque jour pour jour, son unique fils tombe au combat, ce qui porte au père un coup dont il ne se relèvera pas. Ce père, François Dallet, meurt ainsi prématurément à cinquante-sept ans. Réintégré dans l'Éducation nationale à la suite de sa blessure, il était devenu le premier instituteur non-voyant de l'enseignement public. L'école où il a enseigné à Nantes porte aujourd'hui son nom.



VILLAGE NOIR

Cet homme courageux, qu'on disait d'une « droiture exemplaire » et qui était d'un remarquable dévouement envers les autres, a inspiré à sa fille le personnage de l'instituteur qui est au centre de *Village noir*. Toutefois, Étienne Martin, l'instituteur de ce roman, ne revient pas aveugle de la guerre, sans doute parce que la romancière ne souhaitait pas que cette infirmité détourne l'attention du portrait rempli d'humanité qu'elle souhaitait avant tout en donner. Le roman est un véritable petit chef-d'œuvre qui manifeste un sens éminent

de la synthèse et de l'économie narrative, un art sûr de ses effets, composé de phrases simples mais riches d'images, caractérisé par des formules concises et très fines qui ont souvent délicatement valeur de sentences. Ces traits d'écriture étaient d'ailleurs assez caractéristiques de la manière des écrivains de la maison Rieder, où l'on trouvait en outre de nombreuses représentations de la figure de l'instituteur, comme dans les œuvres de Constant Burniaux, Jeanne Galzy ou Jean Tousseul.

Village noir : ce titre désigne un faubourg ouvrier de Nantes. C'est là qu'œuvre Étienne Martin. Il est aimé de ses élèves et respecté et admiré par ses concitoyens. Comme il est instruit, on le consulte ; sensible aux malheurs et à



Noémie Pomerleau-Cloutier



Noémie Pomerleau-Cloutier

Plus loin que ce qui commence



Photographies de la Basse-Côte-Nord
par Noémie Pomerleau-Cloutier.



Éradication des Ouïghours en Chine : insoutenable témoignage

Source : Soutien international aux Ouïghours



Par MICHÈLE BERNARD*

Après avoir été condamnée à sept ans de réclusion dans un camp de rééducation en Chine, la Ouïghoure Gulbahar Haitiwaji est aujourd'hui libérée. Elle raconte l'enfer qu'elle a vécu à la journaliste française Rozenn Morgat et toutes deux en signent le récit dans *Rescapée du goulag chinois*¹.

Vivant à Paris depuis 2006, Gulbahar Haitiwaji a été arrêtée à la fin de 2016, dès le moment où elle a posé le pied sur le sol chinois. Elle répondait pourtant à une demande expresse des autorités du Xinjiang exigeant qu'elle vienne sur place signer certains papiers. Immédiatement incarcérée, elle ne sera libérée qu'en mars 2019 après avoir confessé des crimes qu'elle n'avait pas commis, ceux d'avoir prôné l'indépendance de la nation ouïghoure et sa séparation d'avec Pékin. Cédant aux pressions de la police, elle avait avoué : « Je regrette mes actes et je demande pardon [...] Quoi qu'il arrive, je choisis la Chine. Je suis de son côté ». La sentence de réclusion tombera dès sa confession faite, mais elle ne pourra rentrer à Paris que six mois plus tard.

Comment celle qui habitait la France depuis dix ans s'est-elle retrouvée emprisonnée au Xinjiang ? Pourquoi a-t-elle dû mentir à ses tortionnaires ?

Que se passe-t-il donc dans cette région chinoise ?

LE XINJIANG ET LES OUIÏGHOURS

Tout commence en novembre 2016 lorsque Gulbahar Haitiwaji, une mère de famille sans histoire née en 1966, reçoit un « mystérieux appel » de son ancien employeur du Xinjiang qui lui demande de revenir brièvement dans son pays d'origine. « Il faut que vous reveniez à Karamay pour signer des documents relatifs à votre retraite anticipée », lui dit-on. La Ouïghoure est étonnée, mais ne se méfie pas vraiment.

Malheureusement.

Pourtant, elle n'est pas sans savoir que depuis plusieurs années, des milliers de Ouïghours sont détenus de façon préventive et sans procès dans sa patrie d'origine située dans le nord-ouest de la Chine, sur l'historique route de la soie. Le Xinjiang est la plus grande région autonome de l'immense pays et compte plus de vingt millions d'habitants. Riche en pétrole, en gaz naturel et en minerais, le convoité Xinjiang

Anjali Sachdeva

TOUS LES NOMS QU'ILS DONNAIENT À DIEU

Albin Michel, Paris, 2021, 275 p. ; 34,95 \$

Depuis longtemps, les ateliers d'écriture ont la cote aux États-Unis. Ils s'avèrent souvent le passage obligé pour les auteurs en quête d'une première publication, et la nouvelle y est encore considérée comme l'antichambre du roman. On ne se surprendra donc pas qu'on cherche à illustrer l'amplitude d'une voix, d'un style, la variété des thèmes abordés.



Tel nous paraît être le cas pour ce premier recueil de nouvelles d'Anjali Sachdeva, *Tous les noms qu'ils donnaient à Dieu*, qui vient de paraître en version française.

Le recueil débute avec une nouvelle, « Le monde la nuit », aux contours fantastiques. Le personnage de Sadia, dont les yeux tressaillent lorsqu'elle est anxieuse, effraie les gens qui

l'approchent. La nouvelle nous entraîne à sa suite dans une grotte où elle sème des bouts de tissu pour retrouver son chemin. Texte énigmatique, dans lequel s'abolissent les repères spatiotemporels, où le lecteur s'enfonce à son tour. La nouvelle qui suit, « Poumons de verre », nous entraîne en Égypte, dans la vallée des Rois, où un archéologue espère enfin faire la découverte qui le rendra célèbre. Accompagné d'une jeune femme, dont il fait sa collaboratrice, et de son père, physiquement diminué depuis qu'un accident dans une aciérie a détruit ses poumons, ils partent en quête d'un tombeau royal qui rachètera en quelque sorte leur existence.

La nouvelle éponyme met en scène deux jeunes Nigériennes enlevées par le groupe terroriste Boko Haram qui se découvrent des pouvoirs leur permettant d'hypnotiser leurs agresseurs et, de manière générale, les hommes. Métaphore du pouvoir inversé, reposant cette fois entre les mains des femmes qui prennent leur revanche. Dans une autre nouvelle, « Logging Lake », un universitaire se fait virer par sa conjointe sous prétexte qu'il est on ne peut plus prévisible dans tout ce qu'il fait et entreprend. L'ancien Bob et le nouveau Bob, ainsi qu'est prénommé l'universitaire, nous sont dépeints en alternance ; le changement espéré par le principal intéressé lui-même ne produit pas les effets escomptés. On ne change pas sa nature propre comme on change de chemise. Retour à la case départ auprès de celle qui l'a d'abord éconduit. L'auteure brosse ici un portrait caricatural des rencontres entre personnes qui recherchent l'âme sœur sur des sites leur promettant le parfait maillage, avec tous les risques que cela comporte.

Bien écrites, abusant toutefois de métaphores et de finales convenues, voire de bons sentiments, les neuf nouvelles de ce recueil semblent davantage relever d'exercices stylistiques devant conduire, on s'en doute, à l'écriture d'un premier roman.

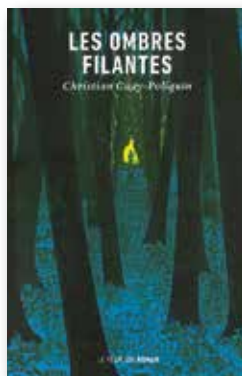
Jean-Paul Beaumier

Christian Guay-Poliquin

LES OMBRES FILANTES

La Peuplade, Saguenay, 2021, 344 p. ; 26,95 \$

Après *Le fil des kilomètres* et *Le poids de la neige*, le personnage du mécanicien sans nom poursuit sa quête dont l'objet demeure incertain. Une fois de plus, le récit sous tension tient le lecteur en haleine, intelligence à la clé.



Le troisième roman de Christian Guay-Poliquin nous entraîne dans les profondeurs de la forêt et dans un récit densément ramifié. Le personnage principal et narrateur, le mécanicien des deux romans précédents, marche seul en direction du camp de chasse de ses oncles et de ses tantes, où ces derniers se sont retranchés en raison de l'énigmatique

panne d'électricité qui paralyse la contrée. L'homme progresse avec difficulté, car il ne s'est pas complètement remis de ses blessures aux jambes, subies lors d'un grave accident d'auto. De plus, les bois ne sont pas sûrs. La pénurie généralisée exacerbe les réflexes défensifs et met à mal les règles habituelles de civisme. Les actes violents sont à redouter. En cours de route, le marcheur croise un jeune garçon sorti de nulle part, qui entretiendra le mystère sur ses antécédents jusqu'à la fin. Les deux personnages chemineront ensemble et, peu à peu, un lien s'établira entre eux.

Dans le jeu d'approche auquel s'adonnent l'homme et le gamin, on pourrait voir un rappel du *Petit Prince* de Saint-Exupéry. En effet, après maintes péripéties partagées avec le garçon, le narrateur se questionne sur sa responsabilité à son endroit et le désigne toujours comme « ce jeune entêté que j'essaie d'appivoiser ». Par ailleurs, on se rappelle que dans *Le fil des kilomètres*, le mécanicien était parti à la rencontre de son père, peut-être en vue d'une réconciliation. Ce but n'avait pu être atteint, puisque le père était mort avant l'arrivée de son fils. Alors que la relation avec son père semble avoir été tronquée, le mécanicien se retrouve de but en blanc à exercer un ascendant sur un enfant, sans pourtant en être le géniteur. Réflexion sur le lien filial.

Gilles Archambault

IL SE FAIT TARD

Boréal, Montréal, 2021, 108 p. ; 18,95 \$

L'ouvrage sans doute le plus autobiographique du « voyageur distrait », dans lequel il se révèle et livre ses angoisses plus que jamais.



Gilles Archambault, à nouveau, souffle à l'oreille de ses lectrices et lecteurs, poursuivant une conversation entamée il y a quelque temps déjà. Cette fois-ci, dix-sept courts récits sont présentés, presque essentiellement autobiographiques. L'auteur remonte loin dans ses confidences : jusqu'aux circonstances mêmes entourant sa naissance, en 1933, se montrant profondément

troublé par certaines révélations de sa mère.

Il est question de sa famille, de ses origines ouvrières, de ses amis, de son travail, de sa carrière d'écrivain (il se décrit comme un « faiseur de livres »), d'un égarement passager, de ses liens avec Paris. Octogénaire, il se préoccupe, bien sûr, de sa santé, de la machine qui trahit, qui se dégingue, du temps qui reste et de ce qu'il convient d'en tirer. Comme il l'a déjà fait, il évoque sa propre disparition, assurant ne pas être vraiment préoccupé des circonstances qui l'accompagneront.

Gilles Archambault profite de l'occasion pour nous faire découvrir, avec bonheur, sa famille du côté maternel, qu'il adorait visiter lorsqu'il était enfant. Des tantes travaillant en usine, un grand-père sacristain, une grand-mère peu instruite parce que retirée très tôt de l'école pour s'éreinter dans une filature – un travail qui l'usera prématurément. Une famille pauvre, mais auprès de laquelle il se sentait visiblement bien.

Il y a aussi la nostalgie, le temps perdu, gaspillé à des fariboles, le sentiment de culpabilité faisant partie de son être, la vie effleurée plutôt que pleinement vécue. Mais combien peuvent se vanter de vivre ou d'avoir vécu pleinement ?

On sent l'auteur particulièrement marqué par un événement où il s'est emporté de façon intempestive contre sa mère, une anecdote rapportée par celle-ci dans son journal, comme il l'a découvert bien des années plus tard.

Espérons que le voyageur distrait (qui se décrit maintenant comme un « voyageur inquiet ») persistera encore longtemps à nous souffler à l'oreille périodiquement.

Gaétan Bélanger

Stéphane Lépine

LES OMBRES DE LA MÉMOIRE

ENTRETIENS AVEC RÉGINE ROBIN

Somme toute, Montréal, 2021, 223 p. ; 25,95 \$

Au fil de ses ultimes entretiens, l'autrice, sorte d'intellectuelle totale, revient sur son parcours.



Intellectuelle. Entendre : à la sauce humaniste. Un engagement clair et détaché, au-dessus de la mêlée, l'enseignement universitaire, les rets du structuralisme alors dominant, voilà ce qui situe un peu cette touche-à-tout : de la linguistique à la sociologie en passant par l'histoire, même un peu de fiction romanesque, Robin est de ces figures comme en ont pro-

duites les 60 dernières années. Je le dis sans condescendance, uniquement pour situer le personnage, la femme qui nous livre ici des aperçus sur sa vie, sur ses migrations, ainsi que des éléments épars et disparates de biographie et de parcours académique. Construit thématiquement (la langue, l'Allemagne, la mémoire, entre autres divisions), le livre comporte des redites, forcément, et des lieux communs du structuralisme, la *pluralité*, par exemple, et la *complexité* (celles de son parcours, de l'Histoire, du Réel, etc.), de ces vocables qui à force d'être plaqués sur n'importe quel phénomène ne disent plus grand-chose, on s'en rend compte. Avec tout ça, beaucoup de citations, parfois des pages entières qui, vu leur longueur, ont certainement été ajoutées après coup ou choisies au préalable, des citations trop longues pour avoir été lancées comme ça, au fil d'un échange impromptu, mené par un Lépine qui connaît bien l'œuvre de Robin et son rapport à la France glorieuse, mais aussi à celle de l'antisémitisme. La France chérie et son impact sur la jeune Régine, puis, plus tard, sur l'étudiante ; les deux France, doit-on dire, républicaine et colonialiste. Au moment de la défaite française en Indochine, la jeune Régine pleure et son père la gifflé : « Espèce d'idiote, me dit-il, c'est une défaite du colonialisme, de l'impérialisme, une victoire des peuples, il faut s'en réjouir, arrête de pleurer ».

L'importance considérable de la littérature va également de soi : de Balzac à Proust, et aux noms qui reviennent souvent tels Patrick Modiano, Serge Doubrovsky, les œuvres témoignent du parcours de l'écrivaine. Robin commente et revisite aussi sa propre œuvre. « J'ai peu à peu découvert que mon œuvre théorique, que mes recherches constituent en fait une autobiographie déguisée ou une autofiction par procuration. » Ses principaux ouvrages, précise-t-elle, « ont

La misogynie, une traverse vers la misandrie ?

Par THÉRÈSE LAMARTINE*

Le mot est né en 1812. La défiance, le mépris, voire la haine à l'endroit des femmes et du féminin englobés sous le vocable misogynie sont, eux, millénaires.

Sur la pierre d'assise de la mythologie gréco-romaine et ses déesses de la mort, du feu, du vol, de la jalousie aussi (Héra), de la domination des prêtres qui se châtraient (Cybèle), ou encore de la cruauté absolue (la très polyvalente Médée, fraticide, régicide, homicide et infanticide), s'écrit une histoire aux mille répercussions.

Se doute-t-on quand on fait usage, par exemple, de l'expression « aller de Charybde en Scylla » que sont convoqués des corps de jeunes filles prédatrices aux visages animaux qui dévorent et dont on ne retient que le caractère terrifiant ? Quand Pandore, la première femme dans la mythologie grecque, ouvre la boîte que l'on sait, elle voue l'humanité à tous les maux et malheurs du monde, soit « la vieillesse, la maladie, la guerre, la misère, la famine, la folie, la tromperie et le vice ». Le savions-nous ? Selon Adeline Gargam, autrice et spécialiste des Lumières, et Bertrand Lançon, professeur émérite d'histoire romaine¹, Pandore se trouve à la racine de la misogynie occidentale, car la figure biblique d'Eve porte de moindres stigmates.

Cela étant, les femmes bibliques n'en ont pas moins sculpté la conscience humaine en déterminant des références culturelles profondes, telles la trahison féminine de l'homme

aimé (Dalila et Samson), la source de l'immoralité et de l'idolâtrie (Jézabel) ou la responsabilité du tout premier martyr (Hérodiade et Jean Baptiste), ou encore le mal et la lascivité (Salomé). Œuvres poétiques et opératiques, filmiques et littéraires s'en repaissent et leur ont fait un sort sans fléchir jusqu'à nos jours.



RELIGIEUX, PHILOSOPHES ET SCIENTIFIQUES À L'UNISSON

La science a déjà bien intégré les leçons de la mythologie et des religions quand Galien, médecin héritier d'Hippocrate, établit aux II^e et III^e siècles que l'homme est de tempérament chaud et sec, donc supérieur, la femme, froide et humide, donc, vous l'aurez deviné, inférieure. Cette idée incrustée par les bons soins de Platon et de son disciple Aristote traversa le Moyen Âge et la Renaissance jusqu'au XVII^e siècle, alors que

perce une légère éclaircie sans toutefois libérer « la femme des *a priori* négatifs à l'égard de sa débilité ontologique ». Aux humeurs invalidantes attribuées à la femme s'est substituée sa complexion nerveuse et osseuse qui toujours imprime « une faiblesse extrême de son corps, son cœur et son esprit ». La suite imposera la différenciation de la boîte crânienne, qui rend la femme inapte à la méditation, à l'abstraction et à la

Wounded Knee, la fin de l'Amérique indienne ?



© Jean-François Graugnard

Photographie tirée de *Nations indiennes, nations souveraines* (Librairie François Maspero, 1977).

Les points de vue de David Treuer et de Laurent Olivier

Par MICHÈLE BERNARD*

En 1890 a lieu à Wounded Knee (Dakota du Sud) le dernier d'une longue série de conflits armés entre les Indiens¹ et l'armée américaine. Plus de 300 Sioux, des Lakotas Miniconjous et des Lakotas Hunkpapas, dont des dizaines de femmes et d'enfants, y ont été tués à coups de fusils et de mitrailleuses. Le massacre était-il un acte délibéré de la part des autorités pour mettre fin à l'« Amérique indienne » ou une injustifiable bavure ?



George Orwell

George Orwell immortel

Par DAVID LAPORTE*

« On a peine à croire, s'étonnait Simon Leys en 1984, qu'il y a déjà trente-quatre ans qu'Orwell dort dans son petit cimetière campagnard. Ce mort continue à nous parler avec plus de force et de clarté que la plupart des commentateurs et politiciens dont nous pouvons lire la prose dans le journal de ce matin¹. »

Plus de 35 ans après le constat de Leys, tout indique que la pertinence de George Orwell demeure inentamée. Les invités de l'émission du 23 septembre 2020 de *Plus on est de fous plus on lit*, diffusée sur les ondes de Radio-Canada, se demandaient par exemple : « George Orwell est-il le plus grand penseur du XXI^e siècle ? » La dernière livraison hivernale de la *Revue des Deux Mondes* titrait quant à elle « Contre la bien-pensance des intellectuels. George Orwell plus actuel que jamais ». Deux ans auparavant, *Le Point*, magazine hebdomadaire français, avait déjà sacré celui qui est né Eric Arthur Blair « Le penseur le plus utile pour aujourd'hui ».

L'œuvre du Britannique est en effet bien utile et beaucoup utilisée. On pourrait d'ailleurs s'en réjouir. Le succès d'une écriture politique, telle que la revendiquait Orwell, repose sur des critères minimaux d'« utilité » sociale et

politique. En contrepartie, il est clair que la pensée orwellienne, conséquence collatérale de son pragmatisme, fait aussi l'objet de détournements ponctuels. S'il continue à nous parler avec force et clarté, comme le prétendait Leys, il faut admettre qu'Orwell, de nos jours, le fait très souvent avec la voix de ceux qui se réclament de son héritage pour en dévoyer le sens. Il n'est qu'à observer très sommairement qui le cite pour dégager une tendance incongrue au grand écart idéologique.

Dès 1966, George Woodcock reconnaissait en ce sens, dans *The Crystal Spirit*, récemment paru sous le titre *Orwell à sa guise* aux éditions Lux, l'impressionnante hétérogénéité de la cohorte d'admirateurs d'Orwell². L'inclination à la dissonance, en fait, n'était pas étrangère au principal intéressé. Attribuant d'abord l'oxymore à Swift, Orwell s'était après tout proclamé anarchiste tory.



Le rêve des rêves

Par RENAUD LONGCHAMPS*

TU DIS QUE LE RÊVE N'A PAS D'INTRODUCTION ?

Le 4 avril 2021. Aujourd'hui mon frère est mort. Je sais, cela ressemble à une célèbre phrase. Voici quand même un court hommage pour un homme sage qui ne faisait que passer... tout comme mon ego toujours à zéro s'égosillant un peu trop. Avant de trépasser, mon frère aîné pensait à moi dans des moments chargés d'ombres et d'essoufflements.

Il vivait un rêve perpétuel, le seul qui ne fait jamais souffrir quand nous quittons la réalité en beauté, sans râlement ni achèvement. Mais un magnifique rêve de confort pour celui qui a connu toutes les luttes, toutes les chutes. J'ai vécu aussi ce rêve perpétuel, il y plus de trente ans, pour m'éveiller encore une fois à la vie.

Avant son décès, je l'ai fait rire, mon frère, avec la lecture désincarnée de ma poésie intemporelle. Rire avant de mourir, n'est-ce pas merveilleux ?

Aujourd'hui mon frère est mort. Ainsi ses derniers mots s'ajouteront aux miens, et ces mots iront rejoindre le réservoir des paroles souveraines vibrant dans l'infini et éternel champ quantique de l'univers. Dans l'agonie de mon frère, j'ai vu mon passé à décomposer, à composter. Puis la mémoire noire de ma mémoire n'arrêta pas de jaspiner sur le souvenir de quelques drogues licites. Pis icitte, je m'explique.

TU DIS QUE LE RÊVE N'A PAS DE DÉVELOPPEMENT ?

Au début des années 1990, j'étais malade. Encore une fois. Comme toute l'humanité, d'ailleurs, à des degrés divers. Gravement malade à la suite d'une autre trahison de minables miens et d'un vague ami précambrien. L'écaurite aigüe et l'épuisement suivant, un certain désespoir gela le champ de ma conscience, occulta ce qu'il en restait. Et ce champ